

Les chefs, Papineau, Duval, Nelson et Turcotte, qui avaient laissé le comté pour échapper à la potence, vivaient à Rouse's Point, à l'abri des tracasseries du gouvernement canadien. Des patriotes des bords du Richelieu entrèrent ce long voyage, à cette saison rigoureuse de l'année, à travers des montagnes et des ornières, pour consulter ceux qu'on regardait comme les piliers d'un futur gouvernement essentiellement canadien-français.

Les proscrits firent savoir à leurs partisans qu'ils viendraient tenir une assemblée dans le bas de Saint-Charles, aux environs des fêtes du jour de l'an, afin de relever la ligue de sa démenée.

Aussi attendait-on cette époque avec impatience, surtout dans la maison de Boisvert.

La veille du jour de l'an la famille du notaire attendait les proscrits.

Au dehors il faisait un véritable hiver canadien. Une bourrasque amoncelait la neige en bancs inégaux, effaçait le chemin et emprisonnait le bâtiment dans une épaisse muraille.

—Quelle tempête effrayante ! dit Madame Duval en voyant le patriote couvert de neige : ce n'est pas drôle de voyager par cette nuit..... Que Dieu les guide !.....

—La tempête les protège, répondit Boisvert, car ils rencontreront peu de monde, ma foi.

—Vous croyez ?

—Oui, madame, et si les patriotes ont passé par Saint-Hyacinthe, ils sont à la veille d'arriver. Mais s'ils ont pris le chemin de Sainte-Rosalie—et c'est mon idée, puisque cette route, pour être plus longue de deux lieues seulement, est bien plus sûre—ils peuvent retarder encore.

La tempête, au lieu de diminuer, augmentait. La charpente de la maison craquait sous les rafales redoublées, et celui qui n'eût pas été habitué à ces ouragans eut déserté ce toit dans la crainte de le voir s'écrouler sur sa tête ; mais il était solide, construit à l'épreuve des coups de vent du nord-est.

Vers onze heures on entendit le glissement d'une carriole et le parler de plusieurs hommes. C'était les chefs Duval, Nelson et Turcotte. Emmitoufflés dans les peaux jusqu'aux oreilles, blancs de neige, la barbe pleine de glaçons ; on eut peine à les reconnaître. Ils entrèrent pendant que Boisvert conduisait leur cheval à l'étable.

Marie et Albert se jetèrent au cou de leur père qu'ils embrassèrent tendrement. Jeanne donna la main à son fiancé : il était très changé et se servait difficilement de son pied gauche. Il avait dû souffrir beaucoup des blessures reçues dans l'engagement de novembre. La première pensée de la jeune fille fut de s'écrier : Comme tu es changé. Elle craignit de l'effrayer et dit :

—Mais vous arrivez bien tard pour des gens qu'on attendait cette après-midi à bonne heure.

Jeanne ne prononça ces paroles que pour se donner de la façon, intimidée qu'elle fut de se voir en face de son fiancé, après une absence longue de quatre semaines.

—Ah ! répondit le blessé, des reproches, et en arrivant.

Les deux fiancés, dans cette fin de soirée, parlèrent de bien des choses et principalement de ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue. En apprenant les bontés dont Charles Gagnon comblait la famille du notaire, Paul dit :

—Défie-toi, Jeanne, il veut se mettre dans tes bonnes grâces et me supplanter.

Le lendemain après-midi, il y eut une assemblée chez Boisvert. Les patriotes se l'étaient dit en se souhaitant la bonne année à la porte de l'église, et il y en avait une centaine venus des différents concessions.

On tint une assemblée intime dont Luc Bourdages fut élu président.

—Mes amis, dit-il, c'est notre première réunion depuis la trahison à Saint-